

CHARLOTTE  
PERKINS GILMAN

# LA SÉQUESTRÉE

Traduit de l'américain et postfacé par  
DIANE DE MARGERIE

*libretto*

C'est très rare que des personnes ordinaires comme John et moi-même louent pour l'été une demeure ancestrale.

Une demeure qui rappelle les maisons coloniales, un domaine héréditaire ; j'irais jusqu'à dire une maison pleine de fantômes, capable de vous soulever au pinacle de la béatitude romantique. Mais voilà qui serait trop exiger du destin !

Pourtant, j'affirme hautement qu'il y a ici quelque chose d'étrange.

Sinon, pourquoi serait-elle, cette maison, si peu chère ? Et pourquoi est-elle restée vide si longtemps ?

John se moque de moi, bien sûr, mais à quoi d'autre s'attendre dans un mariage ?

John est pragmatique à l'extrême. Il n'a aucune patience à l'égard de la foi, éprouve une répulsion intense envers la superstition, et il se gausse ouvertement de tout ce qui n'est pas tangible, visible et traduisible en chiffres.

John est médecin, et c'est là, *peut-être* – bien entendu je ne le dirai jamais à âme qui vive mais après tout ceci n'est que du papier mort et l'écrire soulage mon esprit –, la raison pour laquelle mon état ne s'améliore en rien.

Il ne croit pas que je suis malade, vous comprenez.

Alors que peut-on faire ?

Si un médecin de haut niveau, votre propre mari qui plus est, se porte garant auprès des amis et des membres de la famille que vous n'avez vraiment rien – tout juste une simple dépression passagère, un léger penchant à l'hystérie – que peut-on faire ?

Mon frère est médecin, lui aussi, d'un haut niveau également, et il dit la même chose.

Alors je fais mes séjours ici, je prends mes phosphates ou phosphites – c'est l'un ou

l'autre –, mes fortifiants, du grand air, de l'exercice, mais il m'est absolument interdit de travailler jusqu'à ce que je sois guérie.

Personnellement, je n'approuve pas leurs idées.

Personnellement, je crois qu'un travail intéressant, qui procurerait un changement et qui me stimulerait, me ferait du bien.

Mais que peut-on faire ?

Malgré eux, j'ai quand même réussi à écrire pendant quelque temps, mais il est vrai que cela m'épuise d'avoir à le faire si sournoisement, quand je n'ai pas à me heurter à leur pesante opposition.

Parfois, j'imagine que dans ma condition, si j'étais moins contrariée, si je rencontrais une stimulation plus grande... Mais John me dit que le pire est de réfléchir à mon état, et j'avoue que je me sens toujours mal dès que j'y pense.

Alors j'y renonce, et je vais parler de la maison.

Un domaine vraiment magnifique ! Tout à fait isolé, à l'écart de la route, à bien trois milles du village, qui me fait penser à ces

demeures anglaises dont on parle dans les livres, car il y a des haies, des murets, des portails qui ferment avec des verrous et tout un lot de petites maisons indépendantes destinées aux jardiniers et domestiques.

Le jardin est *merveilleux* ! Je n'ai jamais vu un jardin pareil – touffu, spacieux, plein de chemins bordés de buis avec des tonnelles à l'ombre desquelles s'asseoir sous les vignes.

Il existait des serres autrefois mais elles se sont effondrées.

Je crois qu'il y a eu des ennuis juridiques concernant la succession et, de toute façon, le domaine est resté à l'abandon pendant des années.

Voilà qui rend dérisoire mon obsession des fantômes, j'en ai peur ! Mais peu importe, quelque chose d'étrange hante cette maison – oui, je le sens.

Je l'ai même dit à John un soir de clair de lune, mais il m'a répliqué que ce que je sentais n'était qu'un *courant d'air* et il a fermé la fenêtre.

Parfois, je me mets en colère contre John de manière excessive. Je n'ai jamais été aussi

vulnérable qu'à présent. Cela doit être à cause de mon état nerveux.

Mais John me dit que si je me laisse aller, je vais cesser de me contrôler, aussi je me donne du mal pour me dominer, devant lui tout au moins, et cela me cause une fatigue immense.

Je n'aime pas du tout notre chambre. Celle que je voulais était au rez-de-chaussée et donnait au-dehors ; elle avait une fenêtre encadrée de roses avec des rideaux ravissants en chintz – mais John n'a pas voulu en entendre parler.

Il dit que cette chambre-là n'a qu'une seule fenêtre ; qu'il n'y a pas la place pour deux lits, ni d'autre chambre adjacente disponible – pour lui.

Il est très attentif, très tendre, et me laisse à peine bouger sans me donner ses instructions.

Tout est prévu dans mon emploi du temps pour chaque heure du jour ; il me décharge de tout souci, aussi je me sens d'une basse ingratitude de ne pas lui être plus reconnaissante.

Il dit que si nous sommes ici, c'est uniquement à cause de moi, pour que je me repose

complètement et que je respire tout le bon air possible :

– Ton activité dépend de tes forces, ma chérie, dit-il, manger dépend de ton appétit – mais le bon air, tu peux en respirer sans cesse.

Aussi avons-nous pris la chambre d'enfants qui se trouve tout en haut de la maison.

C'est une grande pièce aérée, trouée de fenêtres, qui occupe la quasi totalité de l'étage, pénétrée de soleil.

Avant d'être une chambre d'enfants, elle servait de salle de jeux, j'en suis sûre, car les fenêtres sont grillagées comme pour des petits et des agrès sont scellés dans le mur avec d'autres instruments. Puis elle a dû servir de salle d'étude pour garçons, à en juger par l'état de la peinture et du papier. Ce papier est arraché par lambeaux autour de la tête du lit, aussi loin que je peux étendre le bras, tout comme il est arraché en face, au bas du mur. Je n'ai jamais vu un papier plus laid de ma vie.

Son motif est vulgaire et voyant – une véritable injure à tout sens artistique.

Il est suffisamment monotone pour brouiller

la vue, mais assez précis pour constamment provoquer une curiosité irritée. Quand vous en suivez les courbes incertaines pendant un petit moment, voilà qu'elles se suicident tout à coup et que, plongeant à des angles absurdes, elles se détruisent de façon chaotique.

La couleur en est repoussante, presque révoltante – un jaune sale qui fermente, étrangement fané par la lumière tournante du coucher de soleil.

Une couleur d'un orangé assourdi par endroits – et d'une teinte sulfureuse et maldive à d'autres.

Pas étonnant que les enfants l'aient pris en horreur ! Moi-même, je me mettrais à le haïr si je devais rester ici longtemps.

Mais voilà John. Je dois cacher cette feuille de papier. Il ne supporte pas de me voir écrire le moindre mot.

Voici deux semaines que nous sommes installés et, depuis ce premier jour, je n'ai plus jamais éprouvé l'envie d'écrire.

Maintenant, je suis assise près de la fenêtre,

en haut, dans cette atroce chambre d'enfants et plus rien ne m'empêche d'écrire autant que je le veux, si ce n'est que je manque de forces.

John s'absente toute la journée et même parfois la nuit, lorsqu'il est appelé pour des cas très graves.

Je suis contente : mon cas ne l'est pas. Mais j'ai des troubles nerveux terriblement déprimants.

John ignore combien je souffre. Il est persuadé que je n'ai aucune *raison* de souffrir et cela lui suffit.

Bien sûr, il ne s'agit que de nervosité. C'est un tel poids pour moi de ne pouvoir accomplir aucun de mes devoirs !

Je voulais tellement être une aide véritable pour John, un réconfort et un repos, et me voici déjà devenue une sorte de fardeau.

Personne ne pourrait croire quel effort c'est d'accomplir le peu dont je sois capable : m'habiller, recevoir, commander des choses.

C'est une chance que Mary sache si bien s'occuper du bébé – ce cher bébé ! Il m'est impossible de m'en occuper moi-même, cela me rend trop nerveuse.

Je suppose que John n'a jamais été nerveux de sa vie. Il se moque tant de moi au sujet de ce papier peint !

Au début, il avait l'intention de retapisser la chambre, mais ensuite il m'a dit que je me laissais obnubiler par ce papier jaune, qu'il n'y avait rien de pire pour une malade souffrant des nerfs que de céder à de tels fantasmes.

Il m'a dit qu'à peine le papier serait changé, ce serait au tour du bois du lit, puis à celui des fenêtres à barreaux, puis à la grille en haut de l'escalier et ainsi de suite.

– Tu sais que cet endroit te fait du bien, m'a-t-il dit, et vraiment, ma chérie, je ne tiens pas à rénover la maison juste pour une location de trois mois.

– Dans ce cas, descendons au rez-de-chaussée, les chambres sont si jolies, lui ai-je proposé.

Il m'a aussitôt serrée dans ses bras, m'a traitée de petite sotte bien-aimée, m'assurant qu'il irait jusqu'à la cave pour me faire plaisir, et même qu'il la ferait lessiver !

Bien sûr, il a raison quant aux lits, aux fenêtres, et à tout le reste.

C'est une chambre aérée, confortable, comme on peut en rêver et, bien sûr, je ne suis pas assez sotté pour le déranger ainsi à cause d'un simple caprice.

Oui, je m'affectionne vraiment à cette chambre – si ce n'est pour cet affreux papier sur le mur.

D'une des fenêtres je peux voir le jardin, ses tonnelles ombreuses, mystérieuses, son fouillis de fleurs à l'ancienne, ses buissons, ses arbres nouveaux.

De l'autre j'ai une vue superbe sur la baie avec son petit môle privé qui appartient au domaine; une belle allée ombragée le rejoint en descendant.

J'ai toujours l'impression de voir des formes s'avancer dans ces chemins et sous les tonnelles. Mais John m'a mise en garde contre ces rêveries. Il dit qu'avec mon imagination et la manie que j'ai d'inventer des histoires, une fragilité nerveuse telle que la mienne pourrait dégénérer en toutes sortes de divagations fantasques – qu'il me faut user de toute ma

volonté et de mon bon sens pour en finir avec cette tendance.

Alors, je fais un effort.

Parfois, je pense que si seulement j'allais assez bien pour écrire un peu, cela me reposerait, me déchargerait du poids oppressant des idées.

Mais quand j'essaie, je trouve que cela me fatigue beaucoup.

C'est si décourageant de ne pouvoir partager son travail avec personne, de ne recevoir aucun conseil.

Dès que je serai vraiment guérie, John me dit que nous pourrions inviter notre cousin Henry et Julia pour un séjour prolongé, mais plutôt allumer un feu d'artifice sous mon oreiller que de me laisser voir des amis aussi stimulants en ce moment !

J'aimerais tellement guérir rapidement. Je ne dois pas trop y penser.

Il me semble que ce papier peint *sait* quelle influence morbide il possède !

De temps en temps, le même motif revient

qui pend comme une tête coupée dont les yeux exorbités me fixent de leur regard à l'envers.

J'enrage de voir leur insolence et leur obstination répétées : en bas, en haut, de côté, partout, je vois ramper ces yeux absurdes et fixes ; là où deux panneaux du papier sont mal raccordés, les motifs se multiplient l'un au-dessus de l'autre et les yeux ne cessent de monter et de descendre.

Je n'ai encore jamais vu tant d'expression dans quelque chose d'inanimé, et pourtant nous savons tous combien les choses peuvent devenir expressives !

Petite fille, il m'arrivait souvent de rester étendue, éveillée, et de ressentir plus d'excitation et de terreur à la vue de murs nus et de meubles ordinaires que la plupart des enfants n'en ressentent dans un magasin de jouets.

Je me souviens des clins d'œil complices lancés par les boutons des tiroirs de notre vieux bureau, et de ce fauteuil qui me paraissait un ami à toute épreuve. Il m'arrivait de penser que si certains des autres objets prenaient une allure trop féroce, je pourrais tou-

jours sauter dans ce fauteuil pour m'y réfugier.

Mais ici, dans cette pièce, les meubles ne vont tout simplement pas les uns avec les autres car il nous a fallu les remonter du rez-de-chaussée. Quand cette chambre d'enfants servait de salle de jeux, ils ont sans doute dû en évacuer les meubles : pas étonnant, car je n'ai jamais vu autant de déprédations perpétrées par des enfants !

Comme je l'ai dit, le papier est arraché par plaques entières alors qu'il avait été si parfaitement collé : ce devait être des enfants remplis à la fois d'acharnement et de haine.

Le parquet est griffé, tailladé, plein d'échardes ; même le plâtre est attaqué, effrité, et l'énorme lit pesant – le seul meuble que nous ayons trouvé dans cette pièce – paraît avoir traversé le feu.

Mais rien de tout cela ne me dérange – seul, ce papier peint...

Voici la sœur de John – une personne tellement aimable et qui prend si bien soin de moi ! Il ne faut surtout pas qu'elle me trouve en train d'écrire.

C'est une maîtresse de maison parfaite et convaincue ; elle n'a pas d'autre ambition. Je crois vraiment qu'elle est persuadée que c'est le fait d'écrire qui m'a rendue malade !

Mais je peux écrire lorsqu'elle est sortie et que je constate, à travers les vitres, combien elle s'est éloignée.

Une des fenêtres surplombe la route – une très belle route ombragée qui tourne en lacets –, l'autre donne sur la campagne – une très belle campagne qui plus est, ponctuée de grands ormes et de prairies veloutées.

Ce papier peint possède un autre motif plus flou, particulièrement irritant car il ne se distingue que sous certains éclairages et encore plutôt vaguement. Là où il n'est pas fané, quand il est touché par les rayons du soleil, il me semble voir une silhouette bizarre, provo-

cante et informe, qui rôde derrière le motif superficiel, imbécile et vulgaire.

Ah, voici la Sœur qui monte l'escalier !

Eh bien ! C'en est fini du 4 juillet ! Tout le monde est parti et je suis éreintée.

John pensait que cela me ferait du bien de voir un peu de monde. Nous avons juste eu Mère, Nelly et les enfants, venus pour la semaine.

Bien sûr, je n'ai rien eu à faire. C'est Jennie qui se charge de tout à présent.

Mais cela m'a tout de même fatiguée.

John dit que si je ne progresse pas plus rapidement il m'enverra chez le Dr Weir Mitchell à l'automne.

Mais je n'ai aucune envie d'y aller. J'avais une amie qui lui fut confiée : elle dit qu'il est tout à fait comme John et comme mon frère – en pire !

Et puis, c'est une telle expédition d'aller si loin.

Je n'arrive pas à penser que je puisse me rendre utile à quoi que ce soit, et je deviens terriblement irritable et morose.

Un rien me fait pleurer, et je pleure la plupart du temps. Bien sûr, je m'abstiens quand John est là, ou n'importe qui d'autre : je pleure quand je suis seule.

Et maintenant je suis seule très souvent, John étant fréquemment retenu en ville par ses patients. Jennie est compréhensive : elle me laisse tranquille quand j'en ai envie.

Alors je me promène un peu dans le jardin, je descends la belle allée ; je m'assieds sous le porche couvert de roses mais je reste aussi très souvent couchée, ici, dans cette chambre du haut.

Vraiment, je m'affectionne à cette chambre malgré le papier peint. *À cause* de lui, peut-être ?

Tant il m'obsède.

Je reste étendue sur ce grand lit inamovible (je crois qu'il est fixé au sol par des clous) et, heure après heure, je fais le tour du motif sur le mur. C'est un véritable exploit, je vous assure. Je commence, disons, par le bas, là dans le coin encore intact, et je décide pour la millième fois que je suivrai ce motif démentiel jusqu'au bout pour parvenir à une sorte de conclusion.

Je connais quelque peu les principes du dessin et je vois bien que ce motif ne repose sur aucune loi de circularité, d'alternance, de répétition ou de symétrie, ni sur aucun système connu.

Il ne sait que se répéter sur chaque lé.

Vu d'un certain angle, chaque lé est indépendant ; les courbes floues et les arabesques d'une sorte de dessin romantique décadent, atteint de *delirium tremens*, se fondent de haut en bas, de bas en haut, en colonnes d'une agressivité solitaire. Sous un autre angle, elles se rencontrent en diagonale et leurs contours se perdent en grandes vagues étendues, penchées – vision d'horreur –

comme des algues enchevêtrées en pleine poursuite.

Tout ce chaos s'étale aussi à l'horizontale – du moins me semble-t-il, et je m'épuise à essayer de distinguer le schéma qui préside à son mouvement. Ils se sont servis d'un de ces motifs comme frise, ce qui ajoute à l'aspect chaotique de l'ensemble.

Au fond de la chambre, le papier peint est à peu près intact et, quand se calment les lumières obliques, que le soleil couchant l'éclaire directement, je peux très bien imaginer, après tout, qu'il irradie et que ses arabesques multiples vont se ramifier autour d'un centre commun pour se précipiter tête la première dans une folie partagée.

Suivre ce motif m'épuise. Je vais me reposer un peu.

Je ne sais pas pourquoi je dois écrire tout ceci.

Je n'en ai aucune envie.

Je n'en suis pas capable.

Je sais que John trouverait tout cela absurde.

Pourtant je dois m'exprimer d'une façon ou d'une autre, je dois réfléchir – c'est un tel soulagement ! Mais l'effort est en train de dépasser le sentiment de délivrance.

La moitié du temps, je suis d'une paresse affreuse. Je reste étendue très longtemps.

John dit que je ne dois pas perdre mes forces ; il me fait prendre de l'huile de foie de morue et plusieurs remontants, sans parler de la bière, du vin et des viandes de choix.

Cher John ! Il m'aime tant et déteste me voir malade. J'ai essayé, l'autre jour, d'avoir avec lui une vraie conversation, sincère et raisonnable, pour lui dire combien j'aimerais qu'il me laisse partir voir son cousin Henry et Julia.

Mais il m'a expliqué que j'étais incapable de faire le voyage, qu'une fois arrivée je serais incapable de supporter le séjour là-bas. Je n'ai fait qu'aggraver mon cas car j'étais en pleurs avant même d'avoir fini.

Cela devient très difficile pour moi de penser avec lucidité. À cause de cette fragilité nerveuse, sans doute.

Alors le cher John m'a prise dans ses bras ; il m'a tout simplement portée en haut et couchée sur le lit ; il s'est assis à côté de moi et m'a fait la lecture jusqu'à ce que ma tête éclate.

Il m'a dit que j'étais sa chérie, son réconfort, tout ce qu'il possédait ; qu'il fallait que je prenne soin de moi, ne serait-ce que pour lui, et ne plus tomber malade.

Il dit que je suis seule à pouvoir m'en sortir, qu'il me faut user de volonté, me dominer, et ne pas me laisser entraîner dans des rêvasseries chimériques.

Une seule chose me console : le bébé va bien ; il est heureux et n'est pas obligé d'occuper cette chambre d'enfants avec son atroce papier peint.

Si nous ne l'occupions pas, ce serait lui, le cher bébé ! Quelle chance il a d'y avoir échappé ! Ah ! pour rien au monde je ne voudrais qu'un

enfant à moi – un petit être si vulnérable – occupe une chambre pareille.

Je n'y avais jamais pensé auparavant, mais c'est heureux, après tout, que John m'ait obligée à rester ici : je peux le supporter tellement mieux qu'un petit bébé, vous comprenez.

Bien sûr, je ne leur en parle plus jamais. Je suis trop prudente pour cela. Mais je ne cesse d'être aux aguets.

Il y a des choses concernant ce papier peint que personne ne sait, sauf moi, et que personne ne saura jamais.

Derrière le motif du premier plan, des formes floues se précisent davantage chaque jour. Il s'agit toujours de la même forme, mais elle se multiplie.

On dirait qu'une femme se penche jusqu'à terre pour aller ramper derrière le dessin. Cela ne me plaît pas du tout. Je me demande... Je commence à croire que... J'aimerais tant que John m'emmène loin d'ici !

C'est si difficile de discuter mon cas avec lui, parce qu'il est si intelligent, et qu'il m'aime tant.

Pourtant, hier soir, j'ai essayé.

Il y avait un clair de lune. La lune éclaire toute la chambre comme le ferait un soleil.

Parfois, je déteste la regarder : elle rôde si furtivement, elle se glisse toujours à travers une fenêtre ou une autre.

John était endormi et je répugnais à le réveiller, alors je suis restée immobile à regarder le clair de lune bouger sur le papier peint jusqu'à ce que j'en éprouve des frissons.

La forme floue derrière le motif paraissait agiter le papier comme si elle voulait le traverser.

Je me suis levée doucement ; je suis allée toucher le papier pour voir s'il bougeait *vraiment*. Quand je suis revenue, John était réveillé.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma petite fille ? a-t-il demandé. Cesse de te promener comme ça, tu vas prendre froid !

J'ai pensé que c'était une bonne occasion pour lui parler : je lui ai dit que je ne faisais aucun progrès et que j'aimerais qu'il m'emmène hors d'ici.

– Mais comment ! ma chérie, a-t-il répondu, notre location se termine dans trois semaines et je ne vois pas comment nous pourrions partir plus tôt ! Les travaux ne sont pas terminés à la maison et je ne peux en aucun cas quitter la ville en ce moment. Bien sûr, si tu courais le moindre risque, je trouverais le moyen, je le ferais, mais tu vas vraiment mieux, chérie, que tu t'en aperçoives ou pas. Je suis médecin, ma chérie, et je sais. Tu as pris du poids et des couleurs, tu as meilleur appétit, je me sens vraiment rassuré à ton sujet.

– Je n'ai pas pris le moindre poids, arguai-je. Je pèse même moins qu'auparavant. Mon appétit est peut-être meilleur le soir quand tu es là, mais il est pire le matin quand tu es absent !

– Que béni soit ce petit cœur ! m'a-t-il dit en me serrant contre lui, qu'il soit malade si ça lui chante ! Mais ajoutons à la beauté de ce

clair de lune en nous endormant ; nous parlerons demain matin !

– Alors tu ne veux pas partir d'ici ? demandai-je tristement.

– Comment le pourrais-je, chérie ? Cela ne fait plus que trois semaines, après quoi nous ferons un petit voyage sympathique de quelques jours en attendant que Jennie prépare la maison. Je t'assure, chérie, que tu vas mieux !

– Mon corps peut-être, mais... commençai-je.

Je me suis arrêtée net car il s'était redressé et me lançait un regard si sévère, si lourd de reproches que je ne pouvais plus articuler un mot.

– Ma chérie, dit-il, je t'en supplie, pour l'amour de moi, de notre enfant, de toi-même, ne permets plus un seul instant à une telle idée d'envahir ton cerveau. Il n'y a rien de si dangereux, de si destructeur pour un tempérament tel que le tien. C'est une idée absurde et fausse. Je te l'affirme. Ne peux-tu faire confiance au médecin que je suis ?

Alors, bien sûr, je n'ai rien ajouté et nous

nous sommes rendormis. Il me croyait endormie la première, mais je ne l'étais pas, et je suis restée là, étendue, éveillée pendant des heures, essayant de démêler si les deux motifs du papier peint bougeaient ensemble ou séparément.

À la lumière du jour, semblable motif, avec son manque de continuité, de cohérence, son défi jeté aux lois de l'équilibre, exaspère un esprit normalement constitué.

Rien que la couleur en est hideuse, douteuse, exaspérante ; quant au dessin, il est une véritable torture.

Vous croyez l'avoir maîtrisé, mais juste quand vous pensez en avoir fait le tour, voilà qu'il s'inverse et vous laisse ahuri. Il vous gifle, vous assomme, vous écrase – un vrai cauchemar.

À sa surface, le dessin trace une sorte d'arabesque évoquant la forme d'un champignon – imaginez un champignon vénéneux ou, plutôt, une ligne interminable de champignons vénéneux et bourgeonnants proliférant en

circonvolutions infinies. Oui, c'est un peu cela – enfin, parfois.

Il y a un détail frappant concernant ce papier peint que je suis seule, semble-t-il, à discerner : il change avec la lumière.

Quand le soleil se lève et transperce les vitres (je guette toujours le premier rayon qui pénètre, long et droit) le papier change avec une telle rapidité que j'en suis ahurie.

C'est pourquoi je ne cesse de le guetter.

Dans l'éclat lunaire – quand elle est haute, la lune éclaire la pièce entière toute la nuit –, le papier devient méconnaissable. La nuit, peu importe l'éclairage, à la lumière du crépuscule, des bougies, de la lampe, et surtout de la lune, on croit voir surgir des barreaux.

Je parle du motif au premier plan. La femme qui se cache derrière se distingue parfaitement.

J'ai mis longtemps à comprendre ce qu'était cette forme floue, en retrait, mais je suis certaine à présent qu'il s'agit d'une femme.

De jour, elle est asservie, tranquille. Je suppose que c'est ce motif qui la retient ainsi

séquestrée. Cela me tourmente. M'absorbe pendant des heures.

Je reste étendue de plus en plus longtemps. John dit que cela me fait du bien et que je dois dormir le plus possible.

Il a même pris l'habitude de me forcer à me coucher une heure après chaque repas.

C'est une mauvaise habitude, j'en suis convaincue, car, voyez-vous, il m'est impossible de dormir.

Du coup, cela m'incite à la fourberie car je ne leur dis pas que je suis éveillée – oh non !

Le fait est que je commence à avoir un peu peur de John.

Il me paraît parfois des plus bizarres, et même Jennie a un regard énigmatique...

Il me traverse parfois l'esprit, comme une hypothèse scientifique, que c'est à cause du papier peint !

J'ai observé John sans qu'il s'en aperçoive ; je suis entrée brusquement dans la chambre sous des prétextes divers, et je l'ai surpris plusieurs fois en train *d'observer le papier peint*. Quant à Jennie, je l'ai surprise à son tour, la main posée dessus !

Elle ne savait pas que j'étais là, et quand je lui ai demandé d'une voix douce, extrêmement douce, de la façon la plus discrète possible, ce qu'elle faisait avec ce papier, elle s'est retournée comme une voleuse prise la main dans le sac. L'air excédé, elle m'a demandé pourquoi je voulais l'effrayer.

Puis elle m'a dit que le papier déteignait, qu'il avait laissé des taches jaunes sur tous nos vêtements et qu'elle aimerait que nous soyons plus soigneux.

Quoi de plus innocent, n'est-ce pas ? Pourtant je sais qu'elle était occupée à étudier le motif. Mais je suis bien décidée à ce que personne – sauf moi-même – n'en déchiffre le secret.

La vie devient beaucoup plus excitante qu'elle ne l'était d'habitude. Je suis dans l'expectative, vous comprenez. J'ai quelque chose dont je peux me réjouir à l'avance, quelque chose à surveiller. Déjà, j'ai meilleur appétit et je suis moins nerveuse.

John est tellement content de me voir aller

mieux. Il a eu un petit rire l'autre jour pour me dire que j'avais vraiment l'air épanouie malgré le papier peint !

Je m'en suis tirée en riant. Je n'avais aucune intention de lui révéler que c'était grâce au papier – il se serait moqué de moi. Peut-être même aurait-il eu l'idée de m'éloigner d'ici.

Pas question de m'en aller avant d'avoir percé le secret. J'ai encore une semaine et je pense que cela me suffira.

Oui, je me sens vraiment mieux ! Je dors peu la nuit car c'est tellement fascinant d'observer toutes les métamorphoses – mais je dors beaucoup le jour.

De jour, le motif me fatigue, me déconcerte.

Le champignon ne cesse de donner de nouvelles pousses, et de nouvelles nuances de jaune le recouvrent.

Il est d'un jaune tellement insolite, ce papier ! Il évoque tout ce que j'ai pu voir de jaune – pas le beau jaune des boutons d'or, mais celui des choses usées, malfaisantes, qui inspirent le dégoût.

Et puis il y a autre chose encore le concernant : son odeur !

À peine étions-nous entrés dans la pièce que je l'avais remarquée, mais elle n'était pas vraiment nauséabonde grâce à l'air pur et au soleil. Maintenant que nous venons d'avoir une semaine entière de brouillard et de pluie, que les fenêtres soient ouvertes ou fermées, l'odeur est là.

Elle se traîne dans toute la maison.

Je la retrouve qui plane dans la salle à manger, rôde dans l'entrée, se dissimule dans le hall et me guette dans les escaliers.

Elle se met dans mes cheveux.

Même lorsque je vais me promener, si je me retourne à l'improviste, l'odeur est là ! Une odeur tellement particulière, qui plus est ! J'ai passé des heures à vouloir la définir, à chercher à quoi elle ressemble.

Elle n'est pas mauvaise – au début –, plutôt douceâtre, mais c'est bien l'odeur la plus subtile et persistante que j'aie jamais perçue.

Par ce temps humide, elle est fétide. Quand je me réveille la nuit je sens qu'elle flotte au-dessus de moi.

J'en étais perturbée, au début. J'ai envisagé très sérieusement de réduire la maison en cendres afin de pouvoir enfin capter cette odeur.

Mais à présent, je me suis habituée. La seule chose à laquelle je peux la comparer, c'est la *couleur* du papier ! C'est une odeur jaune.

Il y a une marque tout à fait bizarre qui court au bas du mur ; c'est une longue faille qui fait le tour de la pièce, qui se glisse derrière chacun des meubles, le lit excepté, droite et lisse comme si on l'avait frottée, frottée de façon répétée.

Je me demande qui l'a faite, comment et pourquoi ? Elle tourne autour de la pièce, tournoie – tournoie, tournoie, tournoie, j'en ai le vertige !

Enfin j'ai fait une découverte. À force de guetter les métamorphoses du papier au cours de la nuit, j'ai enfin compris.

Le motif au premier plan *bouge* vraiment – et ce n'est pas étonnant : la femme qui se cache derrière le secoue !

Parfois, il me semble que plusieurs femmes se dissimulent derrière le motif, et parfois qu'une seule y rampe en rond, à toute allure, et qu'à force de ramper à une telle vitesse le papier en est tout agité de secousses !

Parvenue dans les zones lumineuses, la femme s'arrête, mais dans les régions obscures elle s'agrippe aux barreaux qu'elle secoue avec violence. Et pendant tout ce temps, ce qu'elle voudrait, c'est traverser le papier peint. Mais personne ne peut échapper à ce motif tant il vous étrangle. C'est pourquoi il possède une multitude de têtes. Car si jamais elle réussissait à s'évader, ce serait pour que le motif l'étrangle et la renverse – voilà la raison de toutes ces têtes aux yeux blancs révoltés !

Si seulement ces têtes étaient effacées, ou tranchées, ce serait beaucoup moins effrayant.

C'est de jour, je pense, que cette femme s'évade.

Je vous dirai pourquoi – mais chut ! – je l'ai vue !

Je peux la voir de chacune de mes fenêtres. Il s'agit de la même femme, j'en suis sûre, car elle ne cesse de ramper et, d'habitude, les femmes ne rampent jamais à la lumière du jour.

Je peux la voir qui progresse en rampant sur la longue route ombragée, se cachant derrière les buissons de mûres dès qu'arrive une voiture.

Ce n'est pas moi qui la blâmerais. Quelle humiliation ce doit être d'être surprise en train de ramper ainsi en plein jour !

Moi, une fois le jour levé, je m'enferme toujours à clef quand je rampe. Il m'est impossible de le faire la nuit – cela éveillerait les soupçons de John.

Et John est tellement bizarre à présent que je ne veux surtout pas le contrarier. Comme j'aimerais qu'il occupe une autre chambre ! De plus, j'exige d'être la seule à surprendre cette femme au-dehors, dans l'obscurité.

Souvent je me demande s'il serait possible de l'apercevoir à travers toutes les fenêtres à la fois ?

Mais j'ai beau tourner la tête à toute vitesse, je ne peux la voir qu'à travers une seule

fenêtre. Et même si je ne cesse de l'observer, elle est *sans doute* capable de ramper encore plus vite, quand bien même j'aurais eu le temps de me retourner !

Parfois, j'ai pu l'apercevoir à une grande distance, progressant à travers la campagne, rampant, rampant, plus rapide que l'ombre d'un nuage filant dans le grand vent.

Si seulement le motif au premier plan pouvait être arraché, découvrant ainsi celui du dessous ! J'ai l'intention de m'y employer peu à peu.

J'ai fait une autre curieuse découverte, mais je n'en dirai pas plus cette fois-ci ! J'ai appris à me méfier.

Je n'ai plus que deux jours pour arracher ce papier et j'ai l'impression que John commence à se douter de quelque chose. Je n'aime pas la lueur de ses yeux.

Et je l'ai entendu questionner Jennie de façon très précise à mon sujet. Elle lui avait préparé un rapport satisfaisant. Elle a dit que je dormais beaucoup pendant la journée.

John sait que je dors mal la nuit, même si j'arrive à me tenir tranquille.

Il m'a également posé toutes sortes de questions, jouant la comédie de la bonté et de la tendresse.

Comme si je ne l'avais pas percé à jour !

Après tout, je comprends qu'il se comporte de la sorte, lui qui dort depuis trois mois sous ce papier peint. Il ne s'agit là que d'une constatation, mais je suis sûre qu'il les a tous deux, John et Jennie, secrètement marqués.

Enfin ! Il ne reste plus qu'un jour ; c'est bien suffisant. John doit passer la nuit en ville mais ne partira que ce soir.

Jennie voulait dormir avec moi – la sournoise ! Je lui ai affirmé que je me reposerais bien mieux toute seule pour une fois.

Quelle réponse rusée, car je ne suis pas seule du tout !

À peine la lune s'est-elle mise à briller, et cette malheureuse créature à ramper, que je me suis levée pour l'aider.

Je tirais, elle secouait ; je secouais, elle tirait ;

avant le matin, nous avons déjà arraché des mètres de papier – un long panneau à ma hauteur recouvrant la moitié de la chambre.

Ensuite, quand l'atroce motif s'est mis à me narguer à la lumière du soleil, j'ai pris la décision d'en finir au plus vite.

Nous partons demain et ils doivent redéménager tous les meubles en bas pour laisser la pièce en état.

Jennie fut stupéfaite en découvrant le mur, mais je lui expliquai avec entrain que j'avais voulu me venger de cette atrocité.

Elle a ri, disant qu'elle mettrait bien la main à la pâte pour m'éviter pareille fatigue.

Là, elle s'est vraiment trahie !

Mais je suis là. Et moi *vivante*, personne ne touchera à ce papier peint !

Elle a essayé de m'éloigner de la chambre – c'était flagrant ! Mais je lui ai répondu qu'à présent la pièce était si tranquille, si vide, si propre, que je pensais me recoucher et dormir tout mon saoul. Surtout qu'on ne me réveille pas pour le repas ! J'appellerais dès que je serais réveillée.

Maintenant, elle est partie, les domestiques

sont partis, les meubles sont partis, il ne reste plus rien que le grand lit cloué au sol, avec son matelas de toile.

Demain nous dormirons en bas et nous prendrons le bateau pour rentrer.

J'aime bien cette chambre, à présent qu'elle est vide.

Ce que ces enfants ont pu la saccager quand ils l'occupaient !

Le bois du lit est presque rongé !

Mais il faut que je m'y mette.

J'ai fermé à clef et jeté la clef dehors, devant la maison.

Je ne veux ni sortir ni que l'on entre ici avant l'arrivée de John.

J'ai envie de l'étonner.

J'ai une corde que même Jennie n'a pas réussi à trouver. Si jamais cette femme réussit à sortir et essaye de s'évader, j'ai de quoi l'attacher.

Mais j'ai oublié qu'il me fallait prendre appui pour pouvoir me hisser.

Et ce lit qui *refuse* de bouger !

Je me suis efforcée de le soulever, de le pousser, jusqu'à n'en plus pouvoir ; j'étais

dans un tel état de rage que j'en ai arraché un fragment avec les dents, mais je me suis blessée.

Puis, debout sur le plancher, j'ai arraché tout le papier peint que je pouvais atteindre. Mais il résiste si fort et le motif en éprouve une telle satisfaction ! Toutes ces têtes étranglées, ces yeux exorbités, ces champignons qui bourgeonnent et s'enchevêtrent, hurlent leur dérision !

Je suis tellement en colère que je vais commettre un acte désespéré. Me jeter par la fenêtre serait un geste admirable, mais les barreaux sont trop bien soudés pour même essayer.

De toute façon, je ne le ferai pas. Bien sûr que non. Je sais bien qu'un tel geste serait indécent, mal interprété.

Je n'ai même plus envie de *regarder* par la fenêtre – il y a tant de ces femmes qui rampent, qui rampent à une de ces allures !

Je me demande si elles sont toutes, comme moi, sorties du papier peint ?

Mais je suis solidement retenue par la corde que j'avais dissimulée. Ce n'est pas *moi* que vous allez éjecter sur cette route, là-bas !

Je suppose qu'il me faudra rentrer derrière le motif à la nuit tombée ? Quelle torture !

C'est tellement agréable d'être ici, dans cette chambre spacieuse, et d'y ramper en toute liberté.

Je refuse de sortir. Je m'y opposerai, même si Jennie me le demande.

Car dehors, il faut ramper sur le sol inégal et tout est vert au lieu d'être jaune.

Mais ici je peux ramper à mon aise sur le parquet, et comme mon épaule peut se loger dans la longue faille creusée autour de la pièce, je ne risque pas de me perdre.

Comment ! Voilà que John est derrière la porte ?

C'est inutile, jeune homme ! Impossible d'ouvrir !

Ce qu'il peut hurler, cogner !

Et voilà qu'il exige une hache. Ce serait une honte d'abîmer cette belle porte !

De ma voix la plus douce, je l'ai appelé :

– John, mon chéri, la clef est par terre, en bas, devant la maison, sous une feuille de plantain.

Cela l'a fait taire un moment.

Lui, d'une voix très calme :

– Ouvre la porte, ma chérie !

– Je ne peux pas, dis-je. La clef est en bas, près de la porte d'entrée, sous une feuille de plantain !

Je l'ai répété plusieurs fois, très doucement, très lentement. Je l'ai répété tant de fois qu'il a été forcé de descendre, d'aller voir. Il l'a trouvée, bien sûr, il a ouvert – alors, pétrifié, il est resté près de la porte.

– Pour l'amour de Dieu ! a-t-il hurlé. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu fais ?

J'ai continué de ramper comme si de rien n'était, le regardant par-dessus mon épaule.

– Je suis enfin délivrée, dis-je. Malgré toi, malgré Jennie. Et j'ai arraché presque tout le papier. Vous ne pourrez plus me séquestrer !

Je vous le demande : pourquoi donc cet homme s'est-il évanoui ? Pourtant, c'est ce qu'il a fait, juste en travers de mon chemin, près du mur, si bien que chaque fois, il me faudra ramper par-dessus son corps...